



Article scientifique

Article

2014

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Enracinement - Ancrage - Amarrage: raviver les métaphores

Debarbieux, Bernard

How to cite

DEBARBIEUX, Bernard. Enracinement - Ancrage - Amarrage: raviver les métaphores. In: Espace géographique, 2014, vol. 43, n° 1, p. 68–80.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:41061>

Enracinement - Ancrage - Amarrage: raviver les métaphores

Bernard Debarbieux, Université de Genève

Publié dans *L'Espace Géographique*, 2014, 1, 68-80. *Pour toute citation, il est demandé de se référer à l'article tel que publié*

"The development of civilisations is essentially a progression of metaphors"

E.L. Doctorow, 1977, cité par Buttimer, 1982.

Résumé

La littérature académique de langue française fait un usage très abondant des notions d'ancrage et d'enracinement quand elle traite de l'habiter et des pratiques résidentielles. Si l'origine métaphorique de ces notions est parfois rappelée, sinon exploitée, par les auteurs qui y ont recours, elle est souvent passée sous silence. Cet article propose de raviver la dimension métaphorique de ces notions, en les complétant de deux autres – mouillage et amarrage - dans une double intention : d'une part, en montrant qu'en les prenant au sérieux, il est possible de leur faire désigner différents types de rapport aux lieux qui exploitent directement les images sous-jacentes ; d'autre part, en rappelant que ces images participent d'une poétique du savoir qui distille des effets de vérité dont les motivations sont à rechercher dans les options épistémologiques majeures adoptées.

Métaphores et ambivalences de l'écriture scientifique

Le vocabulaire des sciences sociales est truffé – ou farci peut-être – de métaphores. C'est tout spécialement le cas quand ces sciences évoquent les rapports aux lieux des individus et des collectifs ou leurs mobilités : les notions d'enracinement, d'ancrage ou encore d'attachement exploitent autant d'images – la racine, l'ancre, l'attache - de la fixation à un lieu précis ; les notions de pendularité et de navetteurs, adoptées pour évoquer ces mobilités quasi-quotidiennes, en exploitent d'autres – l'une empruntée à la mécanique horlogère et l'autre au métier à tisser.

On pourrait en déduire que la récurrence de ces métaphores répond à un besoin de l'écriture géographique, ou plus précisément qu'elle met au service de cette écriture le potentiel figuratif d'une langue¹ pour rendre compte de la dimension géographique de la réalité sociale. Mais quel besoin s'agirait-il de satisfaire ? Il y a quelque temps déjà, Isabelle Lefort, étudiant l'écriture de Roger Brunet, posait la question suivante : « Ce trope (la métaphore) sert-il des facilités langagières pédagogiques ou plus fondamentalement constitue-t-il une figure opératoire et heuristique ? » (Lefort, 2003) Et si la figure est opératoire, l'est-elle au stade de la conception – au risque de se

¹ Parfois entre les langues devrait-on dire puisqu'une métaphore dans une langue européenne trouve souvent son équivalent dans la langue d'à-côté : *enracinement* est souvent employé en français dans un sens très proche de *rootedness* en anglais et *Verwurzelung* en allemand ; c'est toutefois moins vrai pour la notion d'ancrage dont la traduction réserve quelques surprises savoureuses : la notion d'*ancrage* est plutôt rendue par celle de *place attachment* en anglais ; mais on trouve aussi *anchor*, et plus rarement *anchorage*. Or ce dernier terme est surtout utilisé dans la littérature scientifique d'un côté par les anatomistes et les physiologistes (qui parlent d'*anchorage* d'un muscle sur un os par exemple) et de l'autre par les botanistes pour parler d'*anchorage* des racines des arbres dans le sol. Dans le cheminement opaque et souterrain des images, l'ancre et la racine se rejoignent parfois.

confondre avec l'analogie – ou au stade de l'expression – au risque d'être cantonnée à une forme esthétique ? La question est de taille. Or si l'on revient au corpus des textes amateurs de métaphores évoqué plus haut, on doit constater que la plupart des auteurs résistent à en motiver et à en expliciter le recours. Autrement dit, la dimension proprement métaphorique d'un terme, manifeste au moment de son adoption initiale pour désigner autre chose que son signifié usuel, est rarement assumée comme telle dans le langage scientifique.

Il peut y avoir deux raisons principales à cela : soit le sens premier est doublé d'un second, un sens figuré, dont l'usage, parce qu'il serait passé dans la langue commune, n'aurait plus besoin d'être justifié ; soit, la valeur métaphorique reste présente dans les intentions de l'auteur et ses attentes relatives au lecteur, mais implicite et délibérément sous-exploitée. Dans le premier cas, la métaphore, alors qu'elle reste vive² (Ricoeur, 1975) dans la rhétorique et la poésie, présente tous les signes de la mort clinique, les mots correspondants entrant sagement dans le lexique académique. Dans le second, les auteurs, peut-être soumis à l'influence lointaine de Hobbes, Locke puis des Lumières, renoncent à tirer tout le parti de cette vivacité par une sorte de prudence, sinon de méfiance, à l'égard des effets mal contrôlés d'une certaine forme d'esthétique de l'écriture. Dans un cas comme dans l'autre, la mise à mort, ou en état de coma prolongé, de la métaphore est le prix à payer pour être motivé par le souci de faire accéder le terme correspondant au statut de catégorie analytique ou de concept (voir notamment Lakoff, Johnson, 1985, ch.25 et 26). Pourtant, on doit bien constater que cette oblitération de la métaphore originelle ne conduit presque jamais à ce résultat ; en outre, on peut se demander pourquoi il faudrait sacrifier le vivant de la métaphore pour parvenir à cette fin.

Regardons ce qu'il en est pour deux des termes cités dans le premier paragraphe : enracinement et ancrage. On assiste depuis quelques décennies à une explosion des usages de ces deux termes. Une rapide analyse des publications qui y ont recours nous montre trois choses : (1) l'immense majorité de ces textes ne rendent pas compte explicitement du potentiel métaphorique de ces termes, ou alors de façon très allusive, à l'aide de guillemets par exemple, en tous cas sans analyse de la plus-value que représenterait cette dimension; (2) dans la majorité des cas, il est fait un usage indifférencié des mots « ancrage » et « enracinement », alors que leur signification littérale est sensiblement différente, comme je le rappellerai dans un instant; (3) si la plupart de ces textes délaissent la valeur métaphorique des mots, ils ne cherchent pas non plus à leur conférer un autre statut, catégoriel ou conceptuel. Dès lors, l'intérêt croissant manifesté pour ces deux mots reste immotivé, ou du moins les motivations qui président à leur usage restent dans l'ombre.

Toutefois, on rencontre dans les publications de sciences sociales de ces vingt dernières années des exceptions remarquables. Des auteurs ont commenté l'usage de l'image de la racine et de l'enracinement dans la production des philosophes et des sciences humaines et sociales; quelques uns (par exemple Malkki, 1992 ; Genestier, 1996 ;

² Pour Ricoeur, la métaphore est " vive aussi longtemps que nous percevons, à travers la nouvelle pertinence sémantique (obtenue en faisant un usage métaphorique d'un mot), la résistance des mots dans leur emploi usuel et donc aussi leur incompatibilité au niveau d'une interprétation littérale de la phrase" (1975, p 11). Au passage, on notera que dire, comme Ricoeur, d'une métaphore qu'elle est vive, c'est suggérer qu'elle est vivante, animée d'un principe de vie, et c'est qualifier la métaphore par une autre métaphore.

Silberstein, 2003 ; Dorin, 2006 ; Walter, 2009)³ ont proposé une analyse historique, souvent critique, de son usage dans le monde académique. Plus récemment, d'autres, peut-être nourris par la critique formulée par les premiers, ont préféré adopter la métaphore de l'ancrage ; si certains n'ont pas cherché à s'expliquer à ce sujet (par exemple Authier, 2000 ; Thomas, Pattaroni, 2012 ; Agier, 1996 ; Stock, 2004 et 2006), d'autres ont exprimé la volonté de se libérer de la connotation idéologique de la métaphore concurrente, celle de l'enracinement (notamment Ortar, 2011 ; Sencébé, 2006 ; Duchêne-Lacroix et al., 2013).

Au vu de ces quelques indices, je propose de conduire ici une réflexion sur les usages des notions d'ancrage et d'enracinement, et de quelques termes associés, en insistant plus particulièrement sur la diversité, le potentiel et les implicites de ces usages. Pour ce faire, je rendrai compte, tout en la prolongeant ou en la discutant, de la réflexion entamée par les quelques auteurs déjà cités qui se sont penchés sur la chose. Plus précisément, ce texte empruntera deux pistes. Dans une première partie, il suggèrera que la signification métaphorique, quand elle renvoie au rapport aux lieux des individus et des collectifs, loin de menacer la pureté du lexique de la rhétorique scientifique, peut nourrir au contraire la réflexion sur les concepts et les catégories qui le composent. Dans une seconde partie, il suggèrera, que l'usage de ces notions métaphoriques, outre qu'il caractérise la pensée et l'action humaine de façon générale (Lakoff, Johnson, 1985), participe d'une « poétique du savoir » (Rancière, 1994), autrement dit de la production le plus souvent implicite d'effets de vérité dans la production académique et qu'à ce titre, il rend compte d'enjeux et de clivages paradigmatiques et épistémologiques⁴. En conclusion, ce texte suggèrera que ces deux pistes ouvrent sur des perspectives différentes.

Au plus vif de la métaphore

Sur la métaphore de l'enracinement, beaucoup a déjà été dit et depuis plus d'un siècle déjà : à l'origine, la plante qui s'enracine, qui puise ses ressources dans le sol dans lequel elle s'est fichée ; puis par glissement sémantique, l'humain ou le collectif humain qui bien que dépourvu de racines, au sens originel du terme, est pensé ou se pense lui-même comme né du sol, nourri par le sol qui le spécifie. La métaphore de l'enracinement doit beaucoup à celle du déracinement : arrachez (avec la main) la plante du sol dans lequel elle prospère, déracinez la, et on l'imagine aisément périr sous peu ; certaines se prêtent à la transplantation, mais on les imagine volontiers rester chétives ou marquées par le traumatisme⁵. Arrachez (par l'exil ou la migration forcée) l'humain du sol sur

³ Notamment parmi eux des auteurs qui se sont placés dans le sillage des réflexions de Deleuze et Guattari sur les figures de l'arbre et du rhizome dans la pensée, figures passionnantes certes, dont je ferai pourtant délibérément l'économie ici pour circonscrire ce texte dans des dimensions raisonnables.

⁴ Je précise s'il en était besoin que ce texte se focalise exclusivement sur l'écriture académique et la capacité de cette dernière à prendre à son compte une forme de pensée métaphorique. Il laisse de côté les propositions des auteurs qui se sont intéressés à l'usage de la pensée métaphorique des individus et des collectifs (Lakoff, Johnson, 1985), en particulier quand ces auteurs étudient le rapport de ces individus et collectifs à l'espace, comme par exemple Cresswell (1997), Pockoke (1986), Debarbieux (1995) ou même Tuan notamment quand ce dernier rapporte la métaphore à l'imagination des populations qu'il décrit : "Rootedness in the soil and the growth of pious feeling toward it seem natural to sedentary agricultural peoples." (Tuan, 1977, p.156).

⁵ André Gide, à la faveur de sa polémique avec Barrès à la fin du XIXe siècle, a eu beau rappeler, connaissances horticoles à l'appui, qu'il n'en était rien, notamment pour le peuplier (1897) ; rien n'y fait. La métaphore n'a décidément pas besoin de la validation empirique pour prospérer.

lequel il prospère, déracinez-le, et beaucoup ont dit qu'il périssait aussi. Les risques et le prix à payer de la transplantation ont, dans ce cas aussi, donné lieu à spéculation.

Sur la métaphore de l'ancrage, très peu a été dit⁶. De fait, elle est double, ce qui complique un peu l'analyse. L'idée d'ancrage renvoie à deux types de choses : d'une part, l'ancre de navire qu'on « jette » pour l'immobiliser, et qu'on « lève » pour lui faire reprendre sa route ; plus précisément, on utilise plutôt en français le mot mouillage, autant d'ailleurs pour l'action de jeter l'ancre, que pour l'emplacement que l'on choisit⁷; d'autre part, le point d'ancrage, ce dispositif fixe, fiché dans le sol ou dans un mur, auquel un objet mobile peut s'attacher, s'amarrer : tentons de l'appeler « amarrage » pour réserver l'ancrage à l'action du mouillage. Dans un cas, celui de l'ancrage/mouillage, l'objet mobile porte avec lui l'objet, pesant, de sa fixation ; dans l'autre, celui de l'amarrage, il emprunte cet objet au lieu dans lequel il se fixe. Métaphoriquement, dire de quelqu'un qu'il jette ou qu'il lève l'ancre, évoque le mouvement que cette personne interrompt ou reprend, mais aussi, plus profondément, signifie qu'il choisit temporairement une position spatiale, puis y renonce. Cette position est celle qui peut garantir le repos, l'accès aux ressources situées à proximité, ou encore l'abordage et l'échange (pacifique ou belliqueux) avec d'autres que lui qui partagent la position. Métaphoriquement aussi, dire de quelqu'un qu'il ou elle a un ou plusieurs points d'amarrage consiste à évoquer le fait qu'il ou elle est amarré(e), successivement ou simultanément, à plusieurs lieux qui lui pré-existent.

Les métaphores de l'enracinement, de l'ancrage et de l'amarrage quand elles parlent de lieux⁸, parlent de différents types de lieux : Un lieu nourricier pour l'enraciné ; un lieu occasionnel dont le qualité résulte des ressources relationnelles auxquelles celui qui jette l'ancre se voit donner l'accès ; un lieu d'une dépendance momentanée aux ressources du milieu pour celui qui s'amarré à un point d'ancrage. Ces trois métaphores évoquent des façons différentes d'être au lieu : une dépendance (prétendument) organique, vitale, pour l'enracinement; une contingence, physique, mécanique, pour l'ancrage et l'amarrage. Au passage, la capacité de ces métaphores à rendre compte de plusieurs façons d'être au lieu les distingue nettement de la pendule des pendulaires, de

⁶ J'ai déjà cité quelques travaux qui ont questionné la valeur métaphorique de l'ancrage (Ortar, 2005, 2011 ; Sencébé, 2006 ; Duchêne-Lacroix, 2013) pour l'analyse des migrations résidentielles. On y trouve des éléments qui sont repris dans les lignes qui suivent, mais pas le distinguo entre ancrage/mouillage et point d'ancrage/amarrage.

⁷ Je n'ai jamais trouvé ce terme utilisé de façon métaphorique dans les écrits de sciences sociales, peut-être pour des raisons de sonorité, contrairement à sa traduction en anglais - *mooring* - qui est parfois utilisée de la sorte (par exemple Longino, 1992 ; Amin, 2004, p.37). En l'occurrence, Longino semble être le premier à avoir proposé d'utiliser *mooring* au sens métaphorique ; mais il utilise le terme pour qualifier chez les jeunes retraités un attachement au lieu d'une intensité telle qu'il empêche leur migration : « Like boats to a mooring, persons are tied to their environment by investments in their property, by the many community contexts in which they find meaning, by friends and family members whose proximity they value, by the experiences of the past, and by the lifestyles that weave these strands together into a pattern of satisfying activity. » (1992, p.23-24) A concevoir le mouillage comme un attachement fort, quasi-vital, et à laisser de côté la possibilité de lever d'ancre, on ne voit pas bien la différence entre le sens donné au *mooring* et celui donné *rootedness*.

⁸ Car n'oublions pas qu'elles ne parlent pas toujours de lieu. On a pu parler d'ancrage et d'enracinement social (dans une classe sociale par exemple) ou politique (par exemple pour une adhésion partisane qui s'inscrirait dans la longue durée) sans que ni la classe, ni le parti n'aient besoin d'être qualifiés spatialement. N'oublions pas non plus que l'image de l'ancrage est parfois utilisée pour qualifier d'autres rapports spatiaux que ceux qui m'intéressent ici, par exemple quand on évoque l'ancrage (contrarié) de la Turquie à l'Europe, ou l'ancrage (contesté) du pays Basque à l'Espagne.

la navette des navetteurs ; ces métaphores, dépourvues de valeur symbolique ou existentielle, ne renvoient qu'à des similitudes dans la forme des mouvements.

L'analyse métaphorique de l'enracinement, de l'ancrage et de l'amarrage proposée jusqu'ici est restée littérale. A quelles conditions peut-elle nourrir la réflexion proprement géographique ? A quelles conditions, le concept ou la catégorie peut-il se nourrir de la métaphore sans l'anéantir ? Essayons de comparer la valeur analytique des termes à l'aide de deux illustrations : l'une, classique et déjà évoquée plus haut, qui porte sur la valeur affective attachée à des lieux par des individus ; l'autre, moins habituelle, qui porte sur la localisation des entreprises.

Première illustration : La notion d'attachement aux lieux, de *place attachment* en anglais, a fait l'objet de très nombreuses publications en psychologie de l'environnement et en psychologie sociale (Altman et Low, 1992 ; Hidalgo, Hernandez, 2001 ; Lewicka, 2011 ; Proshansky, 1978). Elle a aussi été fréquemment utilisée par les géographes, dès lors qu'ils ont investi, avec les architectes notamment, la notion phénoménologique de sens du lieu (*sense of place*) ou qu'ils ont traité des questions d'identités spatiales et territoriales (par exemple Barcus, Brunn, 2010, ou Amin, 2004). Ces notions visent à rendre compte des liens émotionnels que peuvent tisser des individus avec des lieux singuliers et à saisir comment ces liens sont constitutifs de la personnalité ou de l'état momentané de la personne. Toutefois, si ce type de recherches n'ignore pas les vertus du langage métaphorique – la métaphore de l'attachement rivalise avec celles que je propose de distinguer en termes de vigueur symbolique – il n'a généralement pas recours à des métaphores différentes pour rendre compte des formes différenciées d'attachement. Or on peut aisément admettre qu'il y a une différence significative entre au moins trois types d'attachement à un lieu : un attachement de type enracinement, par lequel une personne se penserait elle-même (ou serait pensée par d'autres) comme étant fondamentalement constituée, par lequel un lieu serait pensé et vécu existentiellement (ou pensé analytiquement) comme matrice d'individuation constamment réactivée; un attachement de type ancrage par lequel une personne penserait un investissement psychique et social sur une période de sa vie (le temps du mouillage, entre le moment où elle jette l'ancre et le moment où elle la lève) ; un attachement de type amarrage par lequel une personne penserait un investissement localisé par une des activités par lesquelles elle se nourrit (à l'aide d'un point d'ancrage parmi d'autres qui peut être par exemple une résidence secondaire ou un lieu de pratique récréative).

Seconde illustration : Les économistes et les géographes qui se sont intéressés à l'inscription spatiale ou territoriale des entreprises ont le plus souvent distingué deux types d'entreprises : celles qui sont très fortement dépendantes d'un environnement spécifique – les économistes francophones parlent souvent d'« ancrage » dans ce cas de figure⁹ – et celles qui sont promptes à changer très aisément de localisation, notamment celles dont on dit qu'elles « délocalisent ». Or si le vocabulaire courant, en parlant de « délocalisation » quand une entreprise déplace un site de production, feint de penser que les lieux ne comptent pas pour elle, personne n'ignore que cette entreprise, en se relocalisant¹⁰, tisse sur place un nouveau réseau fait de fournisseurs, de clients, de

⁹ Zimmermann (1998), par exemple, identifie le concept d'ancrage territorial à un « processus d'apprentissage collectif localisé dans le but de générer des ressources ».

¹⁰ On reconnaîtra ici un argument souvent développé par Roger Brunet dans sa critique de la notion de « délocalisation » ; voir par exemple Brunet (1993).

sociétés de services et d'agences bancaires, de salariés, etc. Loin d'être indifférente au lieu retenu, une entreprise qui « délocalise » de fait jette l'ancre quelque part, avant peut-être de lever l'ancre quelques années plus tard. Dès lors, si l'image de l'ancrage semble convenir à des entreprises dont les sites de production, et parfois le siège social, se déplacent au gré des opportunités et de l'évolution des conditions cadres de la production, ne vaudrait-il pas mieux dire de celles qui ne peuvent ou ne veulent pas se déplacer qu'elles sont enracinées ? Quand des économistes opposent « nomadisme et ancrage » dans les types de rapports que les « firmes » entretiennent avec les « territoires » (Colletis *et al.*, 1997), ne devraient-ils pas plutôt opposer ancrage et enracinement ? Quand d'autres économistes s'interrogent sur « le degré d'ancrage ou enracinement territorial des productions agroalimentaires » (Cañada, Muchnik, 2013) ne gagneraient-ils pas à distinguer ancrage et enracinement selon que la dépendance d'une entreprise ou d'une filière vis à vis d'un environnement spécifique est plus ou moins grande ? Quand un auteur parle d'ancrage pour une filière de production dont la pérennité est largement « imputable aux caractéristiques du territoire dans lequel il se situe » (Frayssignes, 2001) ne gagnerait-il pas à utiliser la métaphore de l'enracinement plutôt que celle d'un bateau qui jette l'ancre ?

Toute rapide et superficielle qu'elle soit, cette première étape suggère donc que l'analyse du rapport au lieu pour deux types d'acteurs spatiaux peut gagner à exploiter les différences entre ancrage, amarrage et enracinement. Ce distinguo exploite leur signification métaphorique respective, tout en ouvrant la voie à une forme de conceptualisation de chacun : l'ancrage renverrait à une inscription conjoncturelle d'un acteur dans un milieu et une position spatiale donnée ; l'amarrage renverrait à un lien ou un ensemble de liens, eux aussi conjoncturels, qu'un acteur établit au sein d'une configuration spatiale simple ou complexe ; l'enracinement renverrait à une inscription structurelle, plus forte donc, mais davantage capable de menacer l'acteur en question si l'environnement et la configuration spatiale venaient à changer de nature ou si l'acteur devait s'en éloigner.

Métaphore, paradigmes et poétique

Il est toujours possible, et plutôt plaisant, de succomber aux plaisirs subtils de la pensée métaphorique, et de préciser le sens des images et des concepts. C'est ce que je viens de faire. Mais l'exercice prend le risque d'être vain : pour quelles raisons les utilisateurs à venir de ces notions devraient-ils souscrire à la proposition ? Et plus encore, il prend le risque de ne pas saisir la véritable portée du recours à la métaphore dans la littérature de sciences sociales. En effet, cette dernière est-elle précisément là pour véhiculer le type de sens analytique que je viens de chercher à préciser ? Cette question motive cette seconde partie et la réflexion à son sujet m'entraîne sur un tout autre terrain, celui de l'épistémologie et de la « poétique du savoir ».

En 1973, Hayden White publiait un ouvrage qui éclairait le rôle des tropes dans l'écriture de l'histoire (White, 1973)¹¹. Il y montrait que la différenciation des types de tropes - métaphores, métonymies, ironie, etc. - lui permettait d'« analyser les structures profondes de l'imaginaire historique » des différentes écoles qui ont dominé l'historiographie du XIX^e siècle. Avec White, l'historiographie devenait un domaine de

¹¹ Seule l'introduction de ce livre a été traduite et publiée en français sous le titre « Poétiques de l'histoire » par la revue *Labyrinthes* en 2009.

recherche à part entière qui travaillait à montrer comment un texte historique construisait la référence au passé et à la vérité¹². Vingt ans plus tard, Jacques Rancière (1992) a prolongé la réflexion en développant l'idée suivante : « *L'écriture de l'histoire n'exprime pas les résultats de la science, elle fait partie de leur production* » (1994). A cette occasion, Rancière a proposé de parler d'une « poétique du savoir » pour désigner « les manières de faire vrai » dans la production du discours des sciences sociales. Il motive le concept de poétique de la façon suivante : « Poétique (...) s'oppose à rhétorique. Celle-ci est l'art du discours qui doit produire tel effet spécifique sur tel type d'être parlant en telle circonstance déterminée ». Alors que la poétique est « un discours (...) qui suppose qu'il n'y a pas seulement un effet à produire mais qui implique un rapport à une vérité » (1994)¹³. Enfin, si on ne trouve pas de géographes qui se soient engagés sur ce terrain avec autant de détermination et de profondeur, on dispose de quelques textes qui suggèrent aussi que l'écriture de la géographie doit beaucoup à l'usage des métaphores. Anne Buttimer a ainsi suggéré que chacune des principales postures épistémologiques de la géographie moderne, en particulier quand elles traitent de la ville, repose sur une métaphore de base (a *root-metaphor*) : la carte, l'organisme, la mécanique et la scène (Buttimer, 1982).

Sans prétendre rivaliser ici en finesse avec les analyses de Rancière et White, ni avec la portée très large de la proposition de Buttimer, je suis tenté de suggérer que le recours aux métaphores de la racine et de l'ancrage, voire de l'amarrage, parallèlement à l'effet rhétorique explicite recherché par certains, peut participer d'une poétique du savoir, c'est à dire contribuer à la production « d'un effet de vérité » révélateur des attendus épistémologiques des auteurs qui y sacrifient.

Pour prendre conscience de cette dimension poétique, commençons par regarder ce que nous apprennent les auteurs, l'historien François Walter (2009) notamment, qui se sont attachés à l'analyse de l'usage de l'image de la racine, du racinement et de l'enracinement dans l'écriture des sciences humaines et sociales. Cette image a principalement servi à donner forme au paradigme selon lequel les individus et les peuples d'une part et le sol, le territoire et le paysage d'autre part se seraient mutuellement constitués sur la longue durée. Il est possible de faire remonter ce paradigme au moins aux écrits de Johann Gottfried von Herder et aux prémices de l'anthropologie ; à ce propos, James Clifford a utilement rappelé que la notion de culture, et le double sens - pratique agricole et système symbolique - qui est le sien, a dès les premiers temps de l'anthropologie, véhiculé "an expectation of roots, of a stable, territorialized existence" (Clifford, 1988, p.338). Il est possible aussi de reconnaître l'influence de ce paradigme chez Friedrich Ratzel, aux sources donc d'une géographie qui se veut scientifique (Steinmetzler, 1956). Rappelons que le géographe a publié en 1900 un article tout entier consacré aux rapports entre l'Etat et le sol dans lequel la métaphore de la racine est omniprésente. Or, si Lucien Febvre (1922) a critiqué vigoureusement la thèse de Ratzel et plusieurs de ses formules qu'il trouve simplistes - notamment « toute la vie de l'État a ses racines dans la terre » (1900, p.12) - l'Ecole des Annales, dont Febvre est un illustre représentant, a elle-même eu recours au paradigme

¹² La proposition a été reprise dans des travaux d'histoire des sciences, par exemple ceux de Hallyn (1987).

¹³ Rappelons ici que le *distinguo* proposé par Rancière, et que j'adopterai ici, n'est pas conforme aux usages anciens des notions de poétique et de rhétorique ; il prend en compte le fait que l'acception du mot rhétorique a été considérablement restreinte à partir du XVIIIe siècle et dépourvue de certaines dimensions que Rancière attribue lui à la poétique.

qui rend possible cette métaphore, que l'historien Biagio Salvemini (1997) appellera bien plus tard le « paradigme botanique ». Car tout comme elle déborde le cadre des disciplines scientifiques, la métaphore déborde aussi le cadre des écoles disciplinaires. Jacques Rancière a précisément illustré sa réflexion sur la poétique de l'histoire avec cette caractéristique ; il explique que l'écriture de l'histoire chez des historiens aussi différents que Michelet (1833) et Braudel (1949) a procédé par une « territorialisation du sens » (Rancière, 1994), c'est à dire par l'invocation d'un « sujet territorialisé » - la Méditerranée pour le second, la France pour les deux – au détriment des sujets individuels. L'image de la racine a donc beaucoup à voir avec le concept de territoire et l'idée de territorialité des peuples tel qu'ils sont conçus par la géographie¹⁴ et les sciences humaines et sociales jusqu'au milieu du XXe siècle, au moment même – et ce n'est pas une surprise - où les idéologies nationalistes se montrent promptes à mettre cette poétique au service de ce que Liisa Malkki a proposé d'appeler une « métaphysique nationale » (1992).

La figure de l'enracinement, loin d'être le propre de la géographie dite classique, ainsi que d'une histoire et d'une proto-anthropologie mâtinées de géographie, et loin de s'éteindre avec elles, percole aussi tout au long du XXe siècle dans le traitement de la question sociale et de la question coloniale. Dès le milieu du XIXe siècle, quantité d'auteurs se sont efforcés de différencier les groupes sociaux qui composent les jeunes nations modernes en fonction de leur capacité à être enracinés et donc patriotes¹⁵. Dans la seconde moitié du XXe siècle, cette même figure de l'enracinement est utilisée pour questionner les effets de l'exode rural et de l'industrialisation¹⁶, mais aussi les effets de la colonisation sur les modes de vie des populations autochtones, y compris par des auteurs qui, comme Pierre Bourdieu, se montreront plus tard très critiques avec la « science normale » de leur temps¹⁷.

La métaphore de l'enracinement a donc, pendant des décennies, traversé (irrigué ?) des disciplines et des écoles très différentes, comme si elle ne donnait pas vraiment prise aux controverses épistémologiques. Les critiques qui lui sont adressées sont surtout venues des champs littéraire et politique¹⁸. Comparativement, les critiques de cette métaphore concernant sa pertinence épistémologique sont venues tard, sans doute parce qu'elle était elle-même localisée (enracinée ?) très profondément dans la façon de penser la production et la pertinence de la connaissance des sciences sociales sur les questions de territorialité. Dès lors la remise en cause du bien-fondé de la métaphore

¹⁴ Ce qu'Alain Reynaud résume bien de cette façon : « De même que l'histoire a souvent pour fonction de donner aux individus des racines temporelles — racines inévitablement rêvées, la géographie leur offre des racines spatiales, racines à la fois vécues et rêvées. Pour donner à ces racines spatiales une force plus grande, le meilleur moyen est de leur ajouter une dimension temporelle. On comprend alors le souci de nombre de géographes d'insister longuement sur les permanences et les traditions » (1974, p 182).

¹⁵ François Walter (2009) a étudié l'exemple de l' « Histoire naturelle du peuple allemand » de l'historien bavarois conservateur von Riehl. Les vertus de l'enracinement y sont présentées comme le propre des paysans et de l'aristocratie terrienne, précisément parce qu'ils sont et vivent (quoique de façon bien différente) de la terre, alors que les ouvriers et plus généralement les citadins sont dits « déracinés » et moins enclins aux sentiments patriotiques.

¹⁶ Avec notamment Handlin (1951), Keller (1975) ou encore Zwingmann et Pfister-Ammende (1973).

¹⁷ Comme dans le travail conduit en Kabylie par Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad : « Le paysan ne vit qu'enraciné à sa terre, la terre où il est né, où ses habitudes et ses souvenirs l'attachent. Déraciné, il y a de bonnes chances qu'il meure en tant que paysan, que meure en lui la passion qui fait le paysan » (1964, p. 115). Voir sur ce point l'analyse qu'en donne Silverstein (2003).

¹⁸ Par exemple dans le contexte de la polémique très commentée, déjà évoquée plus haut, qui a opposé Gide et Barrès dans la France des années 1990. Voir notamment Dorin (2006).

n'est véritablement intervenue qu'avec l'installation de paradigmes alternatifs, ceux-là même qui ont permis la promotion par certains, souvent de façon tout aussi implicite, de la métaphore de l'ancrage comme forme de substitution.

En effet, quand elle ne visait pas ses usages politiques et idéologiques, la critique de « l'encombrante métaphore des racines » (Dorin, 2006) a principalement découlé de la remise en cause du paradigme territorial qui a longtemps dominé au sein des sciences sociales. Chez les anthropologues, elle a notamment été le fait d'Arjun Appadurai (1988), Akhil Gupta (1992) et James Clifford (1997) chez les anglophones ou encore Jean-Loup Amselle (2000) chez les francophones. Le premier a fait le procès du processus d'« incarcération » par lequel sa discipline a pris l'habitude de traiter des *native people* et le « metaphysical attachment to physical places » (1988, p.33) qu'elle tend à leur attribuer. Le second promeut la « déterritorialisation » (2000) des cultures, une compréhension de chacune comme le produit d'interactions avec d'autres et non du déploiement endogène dans un milieu donné. Dès lors, si enracinement il y a, il faut le chercher moins dans la réalité géographique des populations à qui on attribuerait, de façon indue, ce caractère que dans « l'imagination anthropologique » (Appadurai, 1988) elle-même et dans les politiques publiques qui s'en inspirent¹⁹.

Une critique comparable existe en géographie depuis quelques temps déjà: Denis Retaillé en est un des porte-parole dans le monde francophone. Il rappelle volontiers que l'héritage occidental nous a légué « une forme sédentaire de la connaissance » (2011, p.71) qui traite de façon seconde, sinon marginale, les mobilités et le mouvement. Cet héritage fait d'espace géométrique, de matière physique, de cartes, de frontières et de territoires donc, a rendu ardu la compréhension des types de lieux et d'espaces avec lesquels composent des peuples qui échappent à ce primat de la territorialité, en Afrique sahélienne notamment, et peut-être aussi les sociétés de la mondialisation contemporaine. D'où le constat, attristé, du triomphe persistant en géographie de ce qui est « enraciné dans le 'sol' », image dont il dit au passage qu'elle a « un sens métaphorique lourd » (2009, p.102). Au sein de la géographie anglophone, nombreux sont les auteurs à avoir instruit une critique épistémologique comparable. Doreen Massey en est une des représentantes des plus combatives : elle promeut constamment depuis une vingtaine d'année une conception du lieu (*place*) qui se veut dégagée de toute référence à l'image de la racine : « This is a notion of place where specificity (local uniqueness, a sense of place) derives not from some mythical internal roots nor from a history of relative isolation — not to be disrupted by globalisation — but precisely from the absolute particularity of the mixture of influences found together there » (Massey, 1999, p.18).

Cette génération d'auteurs particulièrement stimulants a donc pointé l'origine de la référence à l'enracinement non dans une quelconque forme de réel géographique et anthropologique, mais dans les imaginations géographiques et anthropologiques qui ont guidé la production de la connaissance savante durant des décennies. En réaction, ils ont tendu à privilégier un « paradigme circulatoire », nourri d'une réflexion sur le mouvement, les formes diverses de flux (humains, biens, information, etc. chez Appadurai), les « branchements » (Amselle), ou encore « l'espace mobile » (Retaillé, 2009 et 2011). Dès lors la question des pratiques consistant à fixer individus, collectifs

¹⁹ Comme dans le cas de la constitution des réserves indiennes que les Etats du continent américain ont pu justifier au nom des prétendus rapports privilégiés que les populations autochtones auraient établi avec leur sol.

et interactions sociales dans des lieux est apparue secondaire, ou plus exactement contingente. Pour en parler, ces auteurs ont alors le plus souvent réinvesti des notions bien établies – le lieu (Retraillé), *locality* et *neighborhood* (Appadurai), le *sense of place* (Massey), etc. – pour rendre compte de cette contingence ; mais ils ont délaissé le terrain des métaphores²⁰. Peut-être parce qu'en rejetant la métaphore de l'enracinement, ils étaient tentés de rejeter toute forme de métaphore, tout risque de polluer le raisonnement par des images aux effets potentiellement ravageurs.

Par contre, d'autres auteurs, de la génération suivante, qui ont eux aussi pris leurs distances avec le paradigme territorial, ont fait un autre choix. Ils ont délibérément adopté une autre image, celle de l'ancrage, pour marquer le changement de paradigme et offrir une alternative à l'image de l'enracinement. A les lire, la référence à l'ancrage, bien qu'elle ne distingue jamais mouillage et amarrage contrairement à ce que j'ai proposé plus haut, leur permet de procéder à plusieurs choses :

- Reformuler le rapport au lieu dans le contexte d'une attention accrue aux pratiques de mobilité : « la mobilité n'est pas le contraire de l'ancrage, elle ne peut pas être uniquement analysée sous l'angle du déracinement car elle est fréquemment présentée comme un ré-enracinement possible, réel ou symbolique. La mobilité peut être l'une des formes de l'ancrage » (Ortar, 2005). C'est dans le contexte d'un « déracinement généralisé », qu'on a pu suggérer aussi que les individus contemporains pouvaient être amenés à valoriser de nouveaux « points d'ancrage », des « hauts-lieux », à forte charge symbolique et collective (Louis, 1990).
- Prendre en considération la pluralité des lieux à l'aide desquels une personne se définit ou définit sa propre spatialité : « les hommes sont *géographiquement pluriels*, c'est-à-dire qu'ils s'impliquent dans de multiples lieux », ce qui rend possible une large gamme de modalités dans la construction de liens aux lieux qui va « de l'accumulation des lieux identitaires dans le temps au transfert de l'ancrage de l'un à l'autre, en passant par l'actualisation de plusieurs lieux d'ancrage identitaire » (Stock, 2006)²¹.
- Mettre l'accent sur l'intentionnalité, voire le volontarisme qui présiderait à l'identification d'un lieu ou d'un milieu d'ancrage et à la valorisation des pratiques qui lui sont associées (Sencébé, 2007 ; Bourdin, 1998). Dans le même ordre d'idées, on a pu reconnaître aussi dans les « manières de vivre l'alternative écologique au quotidien » dans les Cévennes et en Aveyron un souci militant de promotion et de « défense de l'ancrage local » (Pruvost, 2013 ; voir aussi Debarbieux et al, 2008)²².

²⁰ Certes ces auteurs ont parfois recours aux notions métaphoriques analysées ici, mais sans vraiment leur associer une signification précise et stable.

²¹ On trouve un argument comparable chez Duchêne-Lacroix et al. (2013) et Clément et Bonvalet (2005) avec un usage similaire de l'image de l'ancrage.

²² Sur ce point, le faible usage de *mooring*, *anchor* ou *anchorage* dans les textes de langue anglaise a eu pour conséquence un réinvestissement de la figure de la racine ; à partir des années 1990, on a assisté ainsi à une reprise du mot « rootedness » chez des auteurs qui ont contribué à la promotion du biorégionalisme, c'est à dire le promotion des entités écologiques comme nouveaux cadres territoriaux de l'action et de l'identité collective (Sale, 1990). Le thème de l'ancrage militant, principalement altermondialiste, a trouvé aussi dans l'expression « rooted-cosmopolitanism » une image particulièrement fructueuse. L'image de l'attachement a permis de défendre la même thèse: "the attachment to place seems less an unselfconscious association of habitual action and local ways of life, and more a strategy for resisting the alienation and isolation of modern life through the self-conscious creation of meaning "

La métaphore de l'ancrage, telle qu'elle est explicitement mobilisée dans ce type de textes, permet alors de circonscrire l'investissement délibéré et momentané d'un lieu (jeter l'ancre)²³ ou l'investissement tout aussi délibéré mais simultané de plusieurs lieux (points d'ancrage, ou d'amarrage), en s'opposant l'un et l'autre à l'idée d'investissement (subi ?) d'un lieu unique sur le temps d'une vie²⁴. Pour prolonger la réflexion de Rancière, ces propositions illustreraient sans doute le passage d'un paradigme à l'autre à la faveur du passage d'une poétique à l'autre, à la faveur donc du passage d'une pratique d'écriture à une autre : d'une pratique procédant par « territorialisation du sens » à une pratique dont on pourrait dire qu'elle procède par « subjectivation du sens ». Le changement de métaphore servirait donc ici à marquer un changement de paradigme, pas seulement pour le signaler, pour émettre un signal de ce changement, mais plus fondamentalement dans le but de construire un effet de vérité alternatif à celui du modèle incriminé.

Conclusion

L'analyse qui précède n'avait pas l'ambition de conduire le lecteur à un point d'arrivée unique et indiscutable. Rappelons seulement qu'elle s'appuie sur quelques constats, et qu'elle se propose d'ouvrir quelques perspectives.

La littérature académique de langue française contient un très grand nombre de publications qui font un usage très implicite des notions d'ancrage et d'enracinement. Dans la plupart des cas, la dimension métaphorique originelle de ces notions n'est pas mise en avant par les auteurs, sans doute parce que le sens figuré de chacun a pris le pas sur le sens métaphorique. Pourtant, il est possible de tirer profit de cette valeur métaphorique pour préciser la variété des rapports aux lieux que les individus entretiennent, l'enracinement, l'ancrage, mais aussi l'amarrage, pouvant rendre compte, par la force des images qui leur sont associées, de différentes modalités de ces rapports. Dans ce cas de figure, la valeur métaphorique de ces notions permet de les mettre au service d'une typologie des formes de l'habiter.

Par ailleurs, dans de nombreux cas, le recours à ces notions ne semble pas anodin tant elles participent d'une écriture géographique qui véhicule, sous leur effet et souvent implicitement, une posture épistémologique. Dès lors la valeur métaphorique de ces notions participe d'une poétique du savoir qui distille des effets de vérité dont les motivations sont à rechercher dans les grands schèmes d'interprétation adoptés par leurs usagers. Dans ce cas de figure, les métaphores ne peuvent co-exister dans une même proposition, car leur pouvoir interprétatif renvoie à des cadres d'analyse inconciliables.

(Entrikin, 1991, p.64). Dans cet ordre d'idée, Tuan (1980) en proposant d'opposer une *rootedness* subie et un *sense of place* actif, renvoie le premier concept à son sens premier, équivalent au français « enracinement ».

²³ « Le terme d'ancrage permet de dépasser l'opposition entre mobilité et sédentarité en rassemblant à la fois le lien au lieu et le potentiel de mobilité du bateau entre des îlots d'archipel » (Duchêne-Lacroix *et al*, 2013, p.64). Le potentiel métaphorique est pleinement utilisé aussi par Ortar (2011) dans le titre d'une communication de colloque - « Une ancre pour être mobile ».

²⁴ Chez les auteurs anglophones, l'image de l'attachement a pu servir ici d'équivalent : "To plot only "places of birth" and degrees of nativeness (thanks to the image of rootedness) is to blind oneself to the multiplicity of attachments that people form to places through living in, remembering, and imagining them." (Malkki, 1992, 38)

Cette conclusion débouche donc sur une exigence de clarification, nécessaire pour prolonger toute réflexion sur ce sujet. Si l'on devait prendre les métaphores de l'ancrage, de l'enracinement et de l'amarrage, et peut-être plus généralement toute forme de métaphore, au sérieux dans l'écriture scientifique, il faudrait sans doute annoncer clairement quelle voie chacun se propose de suivre: travailler à leur conversion explicite en catégorie analytique ou en concept, en restant au plus près de la ressource métaphorique ; ou travailler à l'explicitation et à l'exploitation de leur caractère poétique dans l'écriture scientifique. Les deux voies sont possibles ; mais elles reposent sur deux perspectives de nature très différente. La bifurcation ouvre un espace inattendu...

Remerciements

Je tiens à remercier ici pour les évaluateurs anonymes de la revue pour leurs commentaires très pertinents sur une version antérieure de cet article. Leurs recommandations ont été prises en compte dans la mesure où elles ne supposaient pas une inflexion trop prononcée de la perspective et un allongement excessif du texte. Je remercie aussi le Fonds National Suisse pour la Recherche pour avoir octroyé le mandat (FNS n° 100013-122384) qui a permis de conduire le travail en amont.

Bibliographie

- AGIER M. (1996). « Les savoirs urbains de l'anthropologie ». *Enqu'été*. Vol. 4, p.35-58
- ALTMAN I., LOW S. M. (eds.). (1992) *Place Attachment*. New York : Plenum.
- AMIN A. (2004). "Regions Unbound: Towards a New Politics of Place". *Geografiska Annaler. Series B, Human Geography*, vol 86, n°1, p. 33-44.
- AMSELLE J.L. (2000). *Branchements: anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion.
- ANDREW F. T. (1998) "The measurement of "rootedness" and the prediction of attachment to home-towns in college students". *Journal of Environmental Psychology*, vol. 18, n°4, p. 409-417.
- APPADURAI A. (1988). "Putting Hierarchy in its Place". *Cultural Anthropology*, vol_3, n°1, p. 36-49.
- ARNOULD Ch., MANGIN C. (2000). « Maudite métaphore ». *L'information géographique*, vol 64, n°3, p. 265-275.
- AUTHIER J.Y. (dir). (2000). *Etat des lieux sur les trajectoires résidentielles*. Paris : PUCA.
- BARCUS H. R., BRUNN S. D. (2010). « Place elasticity: exploring a new conceptualization of mobility and place attachment in rural America ». *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, vol. 92, n°4, p. 281-295.
- BARRES M. (1897) *Les Déracinés*. Paris : Bibliothèque Charpentier.
- BOURDIEU P., SAYAD A. (1964) *Le Déracinement, la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*. Paris : Minuit.

- BOURDIN A. (1998). « L'ancrage comme choix », In Hirschhorn M., Berthelot J.-M.(dir.), *Mobilités et ancrages. Vers un nouveau mode de spatialisation ?* Paris: L'Harmattan, p. 37-56.
- BRUNET R. (1993). "Les firmes dans le village planétaire". *L'Espace Géographique*, vol. 22, n° 4.
- BUTTNER A. (1982). "Musing on Helicon: Root metaphors and Geography". *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, vol. 64 B, p. 89-96.
- CAÑADA J.S., MUCHNIK J. (2013). « Introduction : Ancrage et identité territoriale des systèmes agroalimentaires localisés ». *Économie rurale* [En ligne], 322, mis en ligne le 30 mars 2013.
- CLEMENT C., BONVALET C. (2005). «Familles recomposées et ancrage résidentiel». *Espaces et Sociétés*, vol. 79, p. 120-121.
- CLIFFORD J. (1988). *The Predicament of Culture: Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- CLIFFORD J. (1997). *Routes*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- COLLETIS G., GILLY J.P., PECQUEUR B., PERRAT J., ZIMERMANN J.B. (1997). « Firmes et territoires: entre nomadisme et ancrage ». *Espaces et Sociétés*, n°88, p. 115-138.
- CRESSWELL T. (1997). "Weeds, plagues, and Bodily Secretions: A Geographical Interpretation of Metaphors of Displacement". *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 87, n°2, p. 330-345.
- DEBARBIEUX B. (1995). « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique ». *L'Espace Géographique*, p. 97-112.
- DEBARBIEUX B., DEL BIAGGIO C., PETITE M. (2008). « Spatialités et territorialités du tourisme. Dialectique du flux et de l'ancrage dans les Alpes ». *Civilisations*, vol. LVII, n° 1-2, p. 75-89.
- DORIN S. (2006). « La métaphore des racines : un obstacle à l'analyse sociologique des dynamiques culturelles ». *Politix*, n° 74, p. 125-147.
- DUCHÊNE-LACROIS C., HILTI N., SCHAD H. (2013). « L'habiter multilocal: discussion d'un concept emergent et aperçu de sa traduction empirique en Suisse ». *Quetelet*, vol. 1, n° 1, p. 63-89.
- FEBVRE L. (1922) *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*. Albin Michel, Paris.
- FELDMAN R. (1990). « Settlement-Identity : psychological bonds with home places in a mobile society ». *Environment and Behavior*, vol. 22, n° 2, p. 183-229.
- FRAYSSIGNES J. (2001). « L'ancrage territorial d'une filière fromagère d'AOC. L'exemple du système Roquefort ». *Économie Rurale*, n° 264-265, p. 89-103.
- FRIEDMAN J. (2000). « Des racines et (dé)routes. Tropes pour trekkers ». *L'Homme*, n°156, p. 187-206.
- GENESTIER Ph. (1989). « Sous les pavés , les racines? ». *Espaces Temps*, n°42, p. 50-57.
- GIDE A. (1897). "A propos des *Déracinés* de Barrès", *L'Ermitage*.

- GUPTA A., FERGUSON J. (1992). " Beyond "Culture" : Space, Identity, and the Politics of Difference". *Cultural Anthropology*, vol VII, n°1, p. 6-23.
- GUSTAFSON P. (2001). « Roots and Routes. Exploring the Relationship between Place Attachment and Mobility ». *Environment and behavior*, vol. 33, p. 667-86.
- HALLYN F. (1987). *La structure poétique du monde*. Paris : Seuil.
- HANDLIN O. (1951). *The Uprooted*. New York : Grosset and Dunlap.
- HIDALGO M. C., HERNANDEZ B. (2001). « Place attachment : Conceptual and empirical questions ». *Journal of environmental psychology*, vol. 21, p. 273-81.
- HUGH K. E., MINGS R. C. (1996) "The circle of migration: attachment to place in aging". *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 86, n° 3, p. 530-550.
- KELLER S. L. (1975). *Uprooting and Social Change : The Role of Refugees in Development*. Delhi: Manshar.
- LEWICKA M. (2011). « Place attachment : How far have we come in the last 40 years ? ». *Journal of environmental psychology*, vol. 31, p. 207-30.
- LONGINO, C. F.J. (1992). "The forest and the trees: micro-level considerations in the study of geographic mobility in old age", in Rogers, A. (ed.): *Elderly Migration and Population Distribution: A Comparative Study*. Belhaven : London pp. 23-34.
- LAKOFF G., JOHNSON M. (1985). *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris: Éditions de Minuit.
- LEFORT I. (2003). « Références scientifiques et préférences littéraires. Pour un déchiffrement brunetien ». *Géocarrefour*, vol. 78, n°1, p 79-88.
- LOUIS R. (1990). « Des points d'ancrage », in *Hauts lieux - Une quête de racines, de sacré, de symboles*. Paris : Autrement, n°115, p.10-13.
- MALKKI L. (1992). "National Geographic: The Rooting of Peoples and the Territorialization of National Identity Among Scholars and Refugees." *Cultural Anthropology*, vol.7, p. 24-44
- MASSEY D. (1999). « Spaces of politics », in J. Allen, D. Massey, P. Sarre, *Human geography today*. Oxford : Polity Press.
- MOALLA M., MOLLARD A. (2011). « Le rôle des cognitions environnementales dans la valorisation économique des produits et services touristiques ». *Géographie, économie, société*, vol. 13, n°2, p 165-188
- ORTAR N. (2011). « Une ancre pour être mobile : parcours de résidents secondaires et permanents dans l'Ain et le haut pays des Alpes-Maritimes », in M. Berger et L. Rougé, *Etre logé, se loger, habiter, Regards de jeunes chercheurs*. Paris : L'Harmattan, p. 245-256.
- ORTAR N. (2005). « Le paradoxe de l'ancrage et de la mobilité en zone rurale et péri-urbaine », in Bonnet L., Bertrand L. (dirs.), *Mobilités, habitat et identités*. Paris : INED, coll. "Documents de travail ».
- POCOCKE D.C.D. (1986). "Bodyscape: the body-landscape metaphore". *The Canadian Geographer*, vol. 30, p. 2-12
- PROSHANSKY H. M. (1978). « The city and self-identity ». *Environment and behavior*, vol. 10, p. 147-69.

- PRUVOST G. (2013). « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement ». *Terrain*, n° 60, p. 36-55.
- RATZEL F. (1900). « Le sol, la société et l'État ». *L'année sociologique*, p. 1-14.
- RANCIERE J. (1992). *Les Noms de l'histoire*. Paris : Le Seuil.
- RANCIERE J. (1994). « La poétique du savoir ». *La Main de singe*, p. 11-12.
- REMY J. (1996). « Mobilités et ancrages : vers une autre définition de la ville », in Hirschorn M., Berthelot J.-M. (dirs.), *Mobilités et ancrages. Vers un nouveau mode de spatialisation ?* Paris : L'Harmattan, p. 135-153
- RETAILLE D. (2009). « Malaise dans la géographie: l'espace est mobile », in Vanier M. (dir.) *Territoires, Territorialité, Territorialisations*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, p. 97-114.
- RETAILLE D. (2011). « Du paradigme sahélien du lieu à l'espace (mondial) mobile ». *L'Information géographique*, vol. 75, n°1, p. 71-85.
- REYNAUD A. (1974). « La géographie entre le mythe et la science ». *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n° 18-19.
- RICOEUR P. (1975). *La Métaphore vive*. Paris: Le Seuil.
- SALVEMINI B. (1997). « Luoghi di antico regime. Costruzione dello spazio nella storiografia francese ». *Storica*, vol. 9, p. 7-62.
- SENCÉBÉ Y. (2006). « Mobilités quotidiennes et ancrages périurbains : attrait pour la campagne ou retrait de la ville ? », in Bonnet M., Aubertel P. (dir.), *La ville aux limites de la mobilité*. Paris: PUF, p. 153-160
- SENCÉBÉ Y. (2007). "Individualisme de repli sécuritaire ou d'ouverture affinitaire. La pluralité des ressorts du périurbain ». *Annales de la Recherche Urbaine*, vol.12, p. 59-68.
- SALE K. , (1990). "How Paradise Was Lost: What Columbus Discovered". *The Nation*, vol. 251, n°13, p. 444-446
- SILVERSTEIN P.A. (2003). « De l'enracinement et du déracinement : Habitus, domesticité et nostalgie structurelle kabyles ». *Actes de la RSS*, vol. 5, n° 150.
- STEINMETZLER J. (1956). "Die Anthropogeographie Friedrich Ratzels und ihre Ideengeschichtlichen Wurzeln". *Bonner geographische Abhandlungen*, no. 19, p 1-151.
- STOCK M. (2006a). « Construire l'identité par la pratique des lieux », in: De Biase A., Alessandro C. (dirs.), « *Chez nous* ». *Territoires et identités dans les mondes contemporains*. Paris : Editions de la Villette, pp. 142-159
- STOCK M. (2006b). "L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles.", *EspacesTemps.net*.
- STOCK M. (2004). "L'habiter comme pratique des lieux géographiques.", *EspacesTemps.net*.
- THOMAS M.P., PATTARONI L. (2012). « Choix résidentiels et différenciation des modes de vie des familles de classes moyennes en Suisse ». *Espaces et sociétés*, n° 148-149, p. 111-127
- TUAN Y.-F. (1977). *Space and Place: The Perspective of Experience*. Minneapolis:

University of Minnesota Press.

- TUAN Y.-F. (1980). "Rootedness vs Sense of Place." *Landscape and Urban Planning*, vol. 24, p. 3-8.
- WALTER F. (2009). « L'imaginaire du racinement », in Laurier Turgeon (dir.), *Territoires*, Québec : Presses de l'Université Laval, pp. 13-30
- WALTER F. (2004). *Les figures paysagères de la nation*, Paris, EHESS.
- WHITE H. (1973). *Metahistory, the historical Imagination in nineteenth-century Europe*. Baltimore : Johns Hopkins University Press.
- WILLIAMS D. R., VAN PATTEN S. R. (2006). "Home and away? Creating identities and sustaining places in a multi-centred world", in McIntyre, N., Williams, D. R. and Hugh, K. E. (eds) *Multiple Dwelling and Tourism: Negotiating Place, Home and Identity*. Cambridge, MA: CABI, p. 32-50.
- ZWINGMANN Ch., PFISTER-AMMENDE M. (1973). *Uprooting and After*. New York: Springer-Verlag.
- ZIMMERMANN J. B. (1998). « Nomadisme et ancrage territorial: Propositions méthodologiques pour l'analyse des relations firmes – territoires ». *Revue d'économie régionale et urbaine*, vol. 2, p. 211-230.